

Omar Youssef
Souleimane
Une chambre
en exil



Flammarion

Une chambre en exil

Omar Youssef
Souleimane

Un jeune réfugié syrien rêve de commencer une vie nouvelle en France, d'oublier un passé douloureux et de se sentir enfin à sa place. Une chambre à soi, est-ce un espoir illusoire pour un émigré ? Installé temporairement à Bobigny, ce qu'il voit, ce qu'il entend fait resurgir des bribes de ce qu'il a fui. Dans ce monde où se croisent d'éternels exilés, la complexité de leur rapport à la France se heurte au poids d'un islam radical. Attiré par sa voisine, Violette, jeune femme libre et volontaire qui le trouble, il se met à fréquenter un lieu dirigé par un imam politisé et doit affronter, en tant qu'Arabe, l'intensité de la banlieue et la nostalgie d'un pays natal qui n'existe plus.

Politiques et victimes, dealers errants et fervents religieux, piliers de bar PMU et personnel de préfecture défilent dans le livre à travers les rencontres du narrateur, et son propre regard de Candide venu d'ailleurs.

Écrivain et poète, Omar Youssef Souleimane est né en 1987 près de Damas. Arrivé en France en 2012 comme réfugié politique, le jeune journaliste a publié un récit, Le Petit Terroriste (2018), qui a connu un fort retentissement, suivi d'un roman, Le Dernier Syrien (2020), tous deux chez Flammarion.

Flammarion

Une chambre en exil

DU MÊME AUTEUR

La mort ne séduit pas les ivrognes, L'oreille du loup, 2014.

Loin de Damas, Le Temps des cerises, 2016.

L'Enfant oublié, Éditions Signum, 2016.

Le Petit Terroriste, Flammarion, 2018.

Le Dernier Syrien, Flammarion, 2020.

Omar Youssef Souleimane

Une chambre en exil

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7148-8

Hasard

Tout ce qui me manque en ce moment, c'est le silence, le repos. Après une longue journée passée à transbahuter mes affaires jusqu'au deuxième étage, les ranger, je me retrouve allongé, mon dos est un soldat après une bataille.

Je balaie du regard cette chambre de 18 mètres carrés, où je resterai longtemps, m'enracinerai, me reconstruirai. Je vais trouver un travail, continuer mes études, et oublier les jours noirs, ceux de la guerre. Et, qui sait, rencontrer à nouveau une femme.

Enfin un lieu à moi, un lieu indépendant, où je peux fermer ma porte et m'isoler du monde entier. Depuis mon arrivée en France, j'ai logé chez des connaissances ; dans la maison d'une famille disposant d'une pièce libre, puis dans l'appartement de mon prof de français. J'étais comme un train cherchant le terminus.

Une chambre en exil

Dès que j'ai vu cette chambre, je suis tombé amoureux de sa grande fenêtre. Peu m'importait que l'ancienne locataire m'ait appris qu'un des murs était humide, ça ne me dérangeait pas. Je suis en train d'effacer l'humidité de mes jours. D'abord faire face à la difficulté de vivre en tant que réfugié, l'état des murs viendra plus tard, beaucoup plus tard.

Si elle avait su quelles épreuves j'ai traversées pour arriver ici, elle n'aurait pas dit cela. Je notais des numéros, téléphonais, discutais, faisais des visites. Mon but était d'avoir une pièce calme en région parisienne, peu importait la surface. C'est en effectuant ce périple que je suis devenu addict. Dans ma tête, l'image de Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* s'impose : lorsqu'il travaille dans l'usine à serrer des boulons. Quand le patron fait tourner la machine plus vite, Chaplin se met au diapason et devient fou : il veut serrer tout ce qui se présente à lui. C'était mon cas avec les logements. Quand je voyais une nouvelle annonce, j'envoyais tout de suite un message, sans m'attarder sur les détails : « Je suis intéressé par votre annonce... » Et je composais un numéro de téléphone. On me demandait mon origine, à cause de mon accent, et, dès qu'on savait que j'étais syrien, invariablement la réponse était : « Désolé, monsieur, le logement n'est plus disponible. »

Une chambre en exil

Certains posaient une autre condition : pour un studio à 600 euros, il fallait que le locataire gagne au moins 2000 euros par mois et que le garant soit lui-même propriétaire.

Le premier à qui j'ai téléphoné disposait d'un T1 de 8 mètres carrés, dans le 12^e, sans cuisine ni mobilier, au septième étage sans ascenseur, pour 700 euros hors charges. Il m'a expliqué que l'avantage de ce studio, c'est qu'il avait une très bonne douche. Il m'a proposé de le visiter, d'apporter mon dossier et celui de mon garant. Je lui ai suggéré de ne louer que la douche.

Le dernier propriétaire voulait louer une chambre au black pour éviter de la déclarer. Pour lui, un contrat ne signifiait rien. Il m'a dit texto : « Si tu ne paies pas, je te jette dehors sans tarder. Je me fous de l'État, de la police, de ton garant, ma seule loi, c'est celle d'Allah. »

Finalement, le hasard a joué son rôle ; mon prof de français est tombé sur l'annonce d'une de ses amies qui apprécie la Syrie : elle s'était rendue une fois à Damas, avait aimé la vieille ville, le peuple syrien... alors, elle a accepté de me louer son bien.

Naissance

Chaque chose est à sa place, comme je l'ai imaginé. Au-dessus de ma tête, au mur, des plumes cousues sur un morceau de bois, offertes par une Indienne : « Ça va apaiser ton sommeil. » Je n'ai jamais abandonné cet objet, il n'a rien changé à mes cauchemars, mais j'aime bien sa forme. Une calligraphie du poème « Liberté » de Paul Éluard. Le costume avec lequel je suis sorti de Syrie, je ne l'ai pas remis depuis ; je le garde pour le retour, un jour, peut-être. Un dessin d'Adam et Ève au moment de leur expulsion du paradis, cadeau d'une amie. Gabriel les guide. Mon bureau est proche de la fenêtre, en face du sofa, qui sert aussi de lit. De l'autre côté, un meuble séparé en deux : un placard rempli de vêtements et une bibliothèque contenant des romans, de la poésie, de la philosophie, des cours d'arabe, et des coquillages rapportés de la Méditerranée.

Une chambre en exil

Dans la camionnette de déménagement, je n'ai pas arrêté de penser à Louise Michel, de l'accompagner sur son long chemin. Je la voyais quittant la France, vers la Nouvelle-Calédonie, payant ainsi le prix de sa résistance. Je la voyais de retour à Paris où l'injustice et l'armée tenaient le haut du pavé. Elle continuait de manifester, pleine de courage. Son visage inspirant était aussi présent en Syrie où, quelques années auparavant, nous luttions contre le dictateur.

Sur mon portable, je regardais une photo de cette grande femme, écrivaine, militante, solide, forte ; la main sur la joue, j'avais l'impression qu'elle attendait la fin de son exil. Elle avait pris le bateau, franchi la Méditerranée, vers l'autre bout du monde, sans doute traversé le Moyen-Orient, des mois de chaleur, de peur. Aurait-elle pu imaginer qu'un jour, un exilé venu en sens inverse, de Syrie, habiterait chez elle, à Bobigny, rue Louise-Michel ?

Je ne suis plus engagé dans la noria de la lutte traditionnelle, je ne viens ici que pour vivre ; un autre type d'engagement.

Pendant que j'attendais le feu vert, impatient d'être dans mon nouveau logement, des passants venus de tous les horizons traversaient la rue. Un garçon s'adresse à son camarade en dialecte magrébin : « On est en retard. » Une femme porte des

Une chambre en exil

grands sacs, des têtes de poireaux dépassent de l'un d'eux, comme si elles surveillaient la scène. Un SDF boit son café sur un matelas posé au milieu du trottoir. Des centaines d'êtres humains s'agglutinent entre le métro, le tramway et les arrêts de bus. Au loin, une lucarne munie de barreaux de fer apparaît au centre d'un mur n'appartenant à aucun bâtiment. Que fait-elle là toute seule ?

Une petite fille, une enfant, voilée, suit son père barbu, la tête baissée vers le sol. Elle tombe, le voile aussi. Le père revient vers elle, la tire par le bras, lui remet son foulard. Il regarde autour de lui pour s'assurer que personne n'a entraperçu les cheveux de la gamine. Le feu a changé de couleur. Un chauffeur klaxonne afin que le barbu libère le passage, ce dernier l'insulte, le chauffeur descend, ils se disputent. L'enfant se met à pleurer. Les deux excités commencent à se bagarrer, le chauffeur attrape la longue barbe de l'autre, la tire, son adversaire le repousse pour mieux lui donner un coup de poing au visage. Des passants les séparent rapidement.

Qu'est ce qui m'attend dans cette ville ?

Je n'ai aucune envie de revivre dans une atmosphère islamiste. Dès mes 18 ans, j'ai fui ce mode de pensée en quittant la maison familiale à côté de Damas, où l'on entend cinq fois par jour l'appel

Une chambre en exil

à la prière, lancé depuis six grandes mosquées et où les gens ne s'intéressent qu'à leur vie après la mort.

Je m'empêche d'y penser. C'est ma ville maintenant, il faut l'accepter telle qu'elle est. Ici comme ailleurs je suis chez moi, car je n'ai plus de chez moi. Étranger partout. Où que j'aille, je trimbale ma mémoire, je renais, et la vie recommence.

Douceur

Une de mes habitudes bizarres, le matin, c'est de me parler à voix haute, de tout et de rien. Dès que j'ouvre les yeux et que je fais chauffer l'eau de mon café, en fredonnant sous la douche, je me raconte des histoires. Parfois, je chante en arabe, sans savoir pourquoi ces chansons me viennent ainsi à l'esprit. Pour le moment, je m'entretiens de ce que je vais faire aujourd'hui. J'ai beaucoup d'énergie, il faut que j'en profite pour entreprendre la tâche la plus importante, la plus sacrée en France après un déménagement : aller à la préfecture pour faire mettre à jour mes papiers.

J'ai un pain au chocolat sur mon petit frigo, ça suffit pour me convaincre que ce monde mérite d'exister. Aucune raison de se plaindre tant qu'il y a des choses simples qui rendent heureux.

Je m'amuse de ce cadeau de la vie en observant le spectacle que m'offre la fenêtre. L'espace vide

Une chambre en exil

de passants est occupé par des voitures garées devant les immeubles. J'aperçois un petit jardin assiégé par des barrières de bois, il appartient à des voisins. Un rideau blanc, celui d'un appartement de l'autre côté de la rue : une fille l'ouvre, caresse des fleurs plantées sur son balcon. Pour moi, c'est l'annonce du début de la journée.

Elle fait des exercices de yoga sur un tapis à côté d'un grand miroir. Son studio a la même surface que le mien. Debout, vêtue d'un short et d'un tee-shirt, elle met un pied devant l'autre. Tête baissée, elle pose une main sur son ventre, puis elle s'allonge sur le dos, enroulée sur elle-même, comme si elle avait trop mal. Elle se relève et tourne les yeux vers moi. Elle m'a vu ! Je m'éloigne au fond de la chambre, elle avance vers le rideau, le ferme.

Mon séjour commence mal : cette femme est habituée à faire du sport en pleine lumière, et voilà que je limite sa liberté.

Je m'habille pour sortir. Ma voisine est en bas, elle claque la porte de son bâtiment derrière elle, avance, rapide. Ses longs cheveux lisses tombent en vagues sur ses épaules. Ses pas ne font aucun bruit, malgré le calme qui règne dans le quartier.

Sans elle, cette matinée ne peut pas être pleine.

Wallah pas cher

Les nuages sont gris, lourds, mais ça ne change pas mon envie de vivre cette nouvelle journée comme il faut. Je marche sans but, je ne sais plus où je suis, mais je ne me sens pas perdu.

Soudain, en sortant d'une ruelle, je vois le sigle PMU. J'ai le temps avant l'ouverture de la préfecture. J'entre, les clients me regardent bizarrement, comme si je venais d'une autre planète. Mais ils m'oublient rapidement. Trois hommes suivent sans bouger, ticket en main, des chevaux qui galopent sur l'écran. On dirait qu'ils méditent. D'autres bavardent. J'entends des mots sans aucun lien entre eux : salut mec, ils sont cons, va te faire foutre, *wallah*, *inchallah*, frère, pas cher, nique sa mère, ça coûte...

Ces gens se retrouvent autour de la boisson et du jeu, sachant que la probabilité la plus forte est qu'ils ne vont rien gagner. Ils continuent à jouer,

Une chambre en exil

l'excitation leur tenant lieu de gain. Le temps s'écoule entre le bruit des verres entrechoqués et celui de la monnaie sur le comptoir. Ce dernier est grand, mais l'espace est petit. Les tasses sont bien rangées à côté des ballons de rouge, des bouteilles d'alcool et des pompes à bière. Une calligraphie de « Salam », paix en arabe, est accrochée sur un mur noir, un autre en pierres blanches et bleues est à moitié recouvert de moquette. Du plafond en lambris sortent de longs fils supportant les lampes décorées de feuilles en plastique.

Je commence à faire des phrases avec les mots que j'entends. « Salut mec, *wallah* ça coûte pas cher, va te faire foutre, frère. »

Un seul nom revient dans leurs propos, celui de Fouad, le barman : « Fouad, où est mon verre ? » « Fouad, tu fais quoi aujourd'hui ? » « Tout roule pour toi, Fouad ? »

Il ne cesse de se déplacer, pressé, répond à tout le monde et réagit instantanément à chaque demande. Avec son regard doux, son visage fin bien rasé, il donne l'impression de pouvoir garder son calme même dans les moments les plus difficiles. Mais lorsqu'il me sert mon café d'une main, et prend le billet d'un client de l'autre, je remarque un grand chagrin mâtiné d'espoir dans ses yeux. Ça donne envie de mieux le connaître.

Perdu

Des dizaines de personnes me précèdent devant la préfecture, arrivées bien en avance pour être certaines de pouvoir entrer. Mon sac à dos est lourd, il faut dire qu'il renferme un ordinateur, un livre, un pull et tous les papiers importants. En Syrie, pendant la guerre, quand je sortais de chez moi, je ne savais pas si j'allais pouvoir revenir, à cause des bombardements. Bien que je me sois débarrassé de mes obsessions, ma vie ressemble encore à celle d'une tortue, mon sac est ma maison.

Ce bâtiment me fait penser à mes premières journées en région parisienne, quand je venais suivre des cours de français dans une salle réservée par la préfecture. Je passais mon temps à comparer cette langue avec l'arabe qui n'a que trois temps, le passé, le présent et le futur. En français, j'ai eu besoin de plusieurs mois pour comprendre la différence entre l'imparfait, le plus-que-parfait, le

Une chambre en exil

subjonctif, le passé composé, et le passé simple, ce dernier ne l'étant pas vraiment.

Un Afghan m'arrache à mes pensées. Il vient pour une demande d'asile et pose des questions à un homme derrière lui :

— Quand vont-ils nous laisser entrer ? Comment ça se passe ?

Il est en France depuis trois mois, travaille comme mécanicien, et n'a pas de papiers. Il est entré de façon illégale, a traversé la Méditerranée, l'Italie et atterri à Bobigny. Il ne sait pas ce qu'il doit faire pour obtenir une carte de séjour.

C'était aussi mon cas quand je préparais le dossier de demande d'asile bien que ma situation fût légale. J'avais l'impression que tout serait fini une fois la carte de séjour en poche, mais ce n'était que le début d'une longue série de démarches : inscription à la Sécurité sociale, à Pôle emploi, etc. Quand on vit dans un pays où l'État n'aide personne, où l'administration n'a aucun sens, on ne se rend dans les bâtiments officiels qu'à l'occasion d'un mariage, d'un divorce, ou d'un voyage.

La paperasse de mon changement d'adresse est prête. Le plus compliqué a été le début. Je ne savais pas comment faire, alors j'ai choisi une manière très simple : contacter directement la préfecture. J'ignorais alors que c'était si difficile. Envoyer un mail administratif en français était

Une chambre en exil

pour moi plus ardu que d'apprendre le chinois, et c'est toujours le cas.

Comme j'en avais assez, j'ai écrit : *Cher Monsieur, chère Madame, bonjour, j'habitais chez mon prof de français à Champigny, et je viens de trouver une chambre à Bobigny. Je voudrais changer mon adresse sur ma carte de séjour, comment faire ? Merci.*

Cette étape administrative n'est pas la dernière, mais elle permet d'accéder à la suivante sur le long chemin aboutissant au dépôt d'un dossier de naturalisation. Une première tentative à la suite d'un autre déménagement avait échoué : la même adresse ne figurait pas sur tous les papiers.

